

Le capitalocène : un concept utile mais disparate

Jean-Marie Harribey

13 octobre 2024

Parmi les concepts maintenant diffusés dans le débat public – au-delà donc simplement du milieu académique, voire militant – pour rendre compte de la crise écologique dans ses multiples aspects (notamment épuisement des ressources, érosion de la biodiversité, pollutions, acidification des océans, déforestation et changement du climat), celui de capitalocène commence à être connu. À l'origine, il semblait avoir été conçu pour s'opposer à celui d'anthropocène apparu quelques années plus tôt. Cependant, on trouve plusieurs acceptions du capitalocène qui méritent d'être explicitées. La présente fiche présente succinctement celles que l'on rencontre le plus souvent dans les références ici rassemblées.¹

Rappel sur l'anthropocène

Le chimiste de l'atmosphère Paul Crutzen et le biologiste Eugene Stoermer ont désigné en 2000 par le terme d'anthropocène une nouvelle ère géologique, après l'holocène qui couvrait les 10 000 dernières années, pour marquer les conséquences des activités humaines sur les écosystèmes terrestres. Ainsi, depuis la révolution industrielle, l'utilisation à grande échelle des énergies fossiles a été capable de modifier la lithosphère. Il conviendrait donc d'opérer, selon ces auteurs, une nouvelle division des temps géologiques. Cette proposition a été rapidement entérinée tant au niveau du GIEC que dans les médias. Elle n'a pas tardé à être critiquée, en premier lieu parce qu'elle laissait croire à une responsabilité de tous les humains, sans distinction de pays, de populations ou de classes sociales. Certains scientifiques doutent également : le journaliste Stéphane Foucart rapporte dans *Le Monde* que, au sein de la Commission internationale de stratigraphie, membre de l'Union internationale des sciences géologiques (IUGS), une sous-commission de stratigraphie du Quaternaire a mis en place un Groupe de travail sur l'anthropocène. À la suite d'une discussion, les géologues ont (provisoirement ?) décidé en 2024 qu'ils ne pouvaient valider le concept d'anthropocène pour qualifier une nouvelle ère géologique. Toutefois, la discussion se poursuit au sein de l'IUGS.

Le capitalocène *versus* l'anthropocène

Deux chercheurs ont forgé presque simultanément, semble-t-il de manière indépendante, le concept de capitalocène pour relier la dégradation écologique et notamment le dérèglement du climat à la dynamique d'accumulation du capital. Le premier, le géographe suédois Andreas Malm a montré en 2016 que le passage historique de la force hydraulique à la machine à vapeur et au charbon à partir du XVIII^e siècle n'est pas dû essentiellement à une logique technique et économique, mais à une logique sociale de contrôle de la force de travail. Le saut vers les combustibles fossiles n'a donc obéi à aucune loi naturelle, mais à une modification du rapport de force dans le capitalisme naissant, qui assure à une classe la domination sur une autre : en cela, le charbon et la machine à vapeur permettent de mieux concentrer la force de travail ouvrière dans les usines et les villes, et donc de la contrôler. La transition est ainsi en phase avec la logique du capital et implique une modification de l'occupation de l'espace en

¹ Une première version de ce texte a été publiée sur le blog des Économistes atterrés : <https://blogs.alternatives-economiques.fr/les-economistes-atterres/2024/10/13/le-capitalocene-un-concept-utile-mais-disparate>

même temps qu'une transformation du statut de travailleur. Cette thèse est en résonance avec une tradition marxiste mettant l'accent sur la transformation des rapports sociaux nécessaire à l'utilisation des techniques nouvelles.

L'historien Armel Campagne estime également que le dérèglement climatique dû aux émissions de gaz à effet de serre est inséparable du système capitaliste qui a pris son essor lors de la révolution industrielle des XVIII^e et XIX^e siècles. Comme il le dit, « les énergies fossiles ont été *matériellement les plus adéquates* à la logique du capitalisme », dans le sens où elles trouvaient dans les rapports sociaux capitalistes un cadre social adapté à leur mise en œuvre à grande échelle. Il rejoint Malm pour dire que la limitation la durée de la journée de travail au début du XIX^e siècle a poussé les capitalistes à l'utilisation de machines-vapeur. Avec l'énergie fossile, celles-ci permettent de s'abstraire des contraintes, telles celles du cycle de l'eau. Ce fut vrai pour le charbon et plus tard pour le pétrole.

Ces deux chercheurs s'inscrivent donc dans une perspective alliant la critique du capitalisme et la critique écologique et renouent avec la thèse de Marx dans *Le Capital* (1965, p. 998-999) selon laquelle « La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : *la terre et le travailleur* ». Avec le concept de capitalocène, ils renouvellent les premières ébauches issues du courant écomarxiste ou du courant libertaire au sujet de l'écologie (Gorz, Bookchin, dans les années 1970, et plus tard, notamment, Altvater, Benton, Chesnais, Burkett, Foster, O'Connor, Harribey-Löwy, Tanuro, Saitō). En 2001, en France, la section écologie du congrès Marx International III conduisait ses réflexions avec l'idée du « Capital contre nature ». De même le *Dictionnaire Marx contemporain* dirigé en 2001 par Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis comportait un article « Marxisme écologique ou écologie politique marxienne ».

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, sans revendiquer aussi explicitement une filiation marxiste, confortent le choix du capitalocène pour rendre compte de la rupture opérée par la transformation du modèle productif. Pour eux l'anthropocène est un capitalocène. Et Bonneuil souligne l'échange écologique inégal qui se développe avec le capitalocène.

Daniel Tanuro, dans son livre *Écologie, luttes sociales et révolution* (2024), est beaucoup plus réservé sur l'utilité du concept de capitalocène : « il faut appliquer, dit-il, les critères des géologues [...] qui fournissent une base solide pour situer le début de l'Anthropocène après la Seconde guerre mondiale » (p. 30) : niveau des océans, déclin brutal de la biodiversité, nouvelles entités chimiques dans les roches. Même s'il y a bien des prémisses avant 1950, il s'agit pour l'auteur de désigner la « grande accélération » (p. 31) qui se produit après cette date. De ce fait, Daniel Tanuro s'écartere des autres théoriciens marxistes qui ont plutôt tendance à préférer le concept de capitalocène à celui d'anthropocène. Mais la distance n'est pas très grande car Daniel Tanuro précise : « le changement intervient dans les années 1950, comme *résultat d'un siècle et demi d'accumulation capitaliste* » (p. 32, je souligne JMH).

Même s'ils ne se réfèrent pas tous aux mêmes sources, tous ces auteurs récusent l'idée que la dégradation écologique serait due à une humanité indifférenciée. Cependant, la discussion sur une datation de la responsabilité du capitalisme va engendrer une controverse qui va donner au capitalocène un autre contenu.

Le capitalocène comme une écologie-monde

Le sociologue et historien Jason W. Moore conteste l'approche en termes d'anthropocène pour des raisons plus profondes que celles invoquées par les auteurs précédents. Il voit bien dans l'anthropocène une manière d'occulter la réalité du capitalisme et sa logique d'accumulation infinie, mais aussi d'occulter son histoire, qu'il fait débiter symboliquement

en 1492, date de la conquête de l'Amérique par Christophe Colomb. Parce que ce fut le point de départ de la mise en coupe réglée de territoires, de ressources naturelles, d'or, d'argent, et d'asservissement humain par la mise au travail d'esclaves dépossédés de toute humanité dans des exploitations de coton et de canne à sucre. En son origine, le capital est inséparable de la prédation, de l'esclavage, du racisme, auxquels il ajoute la dimension sexiste ou genrée.

Ses inspirateurs sont bien sûr Marx, et aussi Braudel et Wallerstein. Mais son originalité se situe ailleurs. D'une part, il récuse totalement la coupure entre la société et la nature, s'inscrivant dans le sillage de Latour. Cela lui vaut une controverse forte avec Foster, Malm et Campagne qui contestent l'idée qu'il n'y aurait pas des propriétés spécifiques à l'activité sociale. Même le préfacier de Moore, Paul Guillibert, pourtant assez proche, lui fait grief de céder à un raccourci anticartésien frôlant le contresens.

D'autre part, Moore se singularise par la réunion de l'exploitation de la force de travail et de l'appropriation du « travail gratuit » effectué par la nature. Il étend pour cela à la nature les thèses féministes matérialistes considérant que l'exploitation capitaliste de la force de travail n'est possible que par une appropriation du travail domestique gratuit effectué par les femmes. Mais, ce faisant, n'élargit-il pas abusivement le concept de travail aux animaux et aux éléments naturels, une thèse qu'avait aussi évoquée par ailleurs Guillibert ? (Voir la recension référencée). La conclusion théorique et stratégique de Moore est de définir le « fémitariat » et le « biotariat » à côté du prolétariat. On a alors plutôt quitté le rivage marxiste. D'utiliser un concept de travail aussi élargi à théoriser la valeur créée par la nature, voire la valeur économique intrinsèque de celle-ci, il n'y a qu'un pas et le risque est de se rapprocher des croyances néoclassiques (voir l'encadré).

En fixant le début du capitalocène en 1492, Moore voit « l'écologie-monde du capitalisme » comme l'expérience initiale de l'exploitation, de la domination et de l'appropriation consubstantielles des multiples asservissements subis par les humains et les non-humains. Pourtant, l'anthropologie a montré que l'esclavage existait avant la conquête de l'Amérique et les hiérarchies sociales pouvaient exister avant même la révolution néolithique chez certains peuples de cueilleurs-chasseurs quand d'autres au contraire les évitaient. (Voir la recension référencée).

Les catégories de travail et de valeur peuvent-elles s'appliquer aux non-humains et à la nature ?

La socio-économie marxiste associe le travail et la valeur économique dès lors que l'échange marchand valide le processus de production, tandis que la théorie néoclassique a rompu cette liaison en ne reconnaissant que le prix résultant des préférences individuelles. L'économie écologique, bien représentée au sein de la revue *Ecological Economics*, prétend avoir une troisième vision, rejetant les deux précédentes, pour adopter soit une conception de la valeur-énergie, soit sur une conception de la valeur naturelle appropriée, qui est aussi celle de Jason W. Moore. Cette dernière perspective s'appuie sur l'idée que les animaux travaillent (abeilles, animaux de trait...) ainsi que les éléments naturels (l'eau travaille, le pétrole travaille...).

La thèse de la production de valeur économique par la nature possède déjà sa formalisation néoclassique avec la célèbre fonction de production Cobb-Douglas, dans la quelle est introduit, à côté des facteurs travail et capital, un troisième facteur : l'énergie ou de manière générale l'environnement. La décomposition du taux de croissance de la production fait alors apparaître une prétendue contribution à celle-ci de l'environnement. Comme de nombreux critiques l'ont montré, cette fonction de production est infondée pour des raisons qu'avaient déjà expliquées Joan Robinson.

Au sein de l'économie écologique, l'argumentation souvent invoquée utilise une fable dans laquelle on produit en utilisant un facteur naturel (l'eau par exemple), puis en le supprimant (notamment De Perthuis et Jouvét ; Kallis). La différence entre les deux productions (la seconde étant considérablement réduite) est considérée comme l'apport de valeur de ce facteur. Ce raisonnement est erroné parce qu'il confond la création de valeur et la notion utilisée par les écologues (pas les

écologistes) de *facteur limitant*. S'il existe un facteur limitant de la production, donc empêchant celle-ci, elle sera nulle, et cela ne signifiera pas que la valeur que l'on produirait en présence de ce facteur lui est attribuable à 100 %.

La réponse de certains économistes écologiques à l'argumentation marxiste est que la valeur est obligatoirement d'ordre monétaire et que la mesure monétaire « ne peut s'appliquer aux ressources biophysiques telles que le temps de travail ou l'énergie, qui sont mesurés en heures ou en joules » (Hornborg, 2022). Or, précisément, c'est la « critique de l'économie politique » qui établit d'une part l'irréductibilité entre valeur monétaire et valeur d'usage et d'autre part l'incommensurabilité entre le *résultat* du travail et les fruits de la nature. Et ni irréductibilité ni incommensurabilité ne peuvent être interprétées comme une négation du rôle de l'environnement naturel à la production de valeurs d'usages. Une autre critique de la valeur-travail est avancée alors : la recherche de l'origine de la valeur devrait être remplacée par celle des processus d'évaluation, c'est-à-dire du rôle joué par l'appropriation permise par les institutions capitalistes (Ropke, 2021). Cependant, cela ne revient-il pas à confondre l'acte productif et le cadre socio-institutionnel dans lequel il est accompli, ainsi que l'écrivait Keynes (1969, p. 223) ?

La thèse sur le travail des animaux est également très fréquente au sein de l'économie écologique. Cependant, prenons deux essaims d'abeilles : l'un dans un rucher travaillé par un apiculteur, l'autre un essaim sauvage dans une forêt. Supposons que les deux essaims soient voisins et que toutes les abeilles butinent les mêmes fleurs, et que donc elles font à peu près le même miel. Quelle est la valeur du miel « sauvage » ? Nulle. Et pourtant il aurait la même *valeur d'usage* potentielle, sans avoir pour autant une quelconque valeur économique. Marx avait traduit cette irréductibilité entre valeur d'usage et valeur, c'est-à-dire entre richesse et valeur ainsi : « La terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la valeur du blé » (*Le Capital*, III, p. 1430).

Ce n'est parce que Marx l'a dit que cela constitue une preuve. Mais quelle est l'alternative ? La catégorie de travail et celle de valeur seraient-elles des catégories naturelles ? Épistémologiquement, il est préférable de penser que ces catégories sont anthropologico-socio-historiques. La croyance en des lois économiques naturelles chère aux classiques et néoclassiques trouve son alter ego dans l'économie écologique. Et Ali Douai et Gabriel Plumecocq terminaient leur *Repères* en écrivant que l'économie écologique n'a pas de théorie de la valeur.

De la prétendue valeur créée par la nature ou d'une valeur économique intrinsèque de celle-ci à la notion de capital naturel ou à celle de valeur des services écosystémiques, il n'y a qu'un pas franchi allègrement par toutes les instances internationales, à l'instar de l'ONU-Unesco sur la valeur de l'eau, ou de l'OCDE sur les écosystèmes, après l'étude pionnière de Costanza.

La controverse sur le travail et la valeur, catégories spécifiques aux humains et aux rapports sociaux ou non, est en partie liée à l'autre controverse sur la relation société/nature : ainsi, la récusation de toute coupure entre la société et la nature est le pendant de l'élargissement de ces catégories de travail et valeur aux non-humains et à la nature, tandis que la spécificité socio-anthropologique de ces catégories renvoie plutôt à une capacité relativement autonome des humains dans un cadre environnemental donné. La stratégie rejoint la théorie.

Le capitalocène comme périodisation du capitalisme

Les économistes Michel Aglietta et Étienne Espagne intègrent le concept de capitalocène mais ne disent rien de l'opposition avec l'anthropocène, sinon que, depuis 1492, l'anthropocène est une forme de capitalocène. Plus fondamentalement, les deux auteurs opèrent une double transformation du concept de capitalocène. Premièrement, ils substituent le Capitalocène (avec une majuscule) au capitalisme, et nomment phases du Capitalocène celles du capitalisme et de ses régimes d'accumulation au cours des siècles précédents. Autrement dit, le capitalocène n'est plus une nouvelle ère géologique de la Terre, il est le capitalisme lui-même. Deuxièmement, les auteurs distinguent quatre phases de « Capitalocène » (I, II, III et IV). La première est celle qui s'étend de 1492 à la pré-révolution

industrielle, marquée entre autres par l'expropriation et la destruction des communs avec les enclosures et par l'esclavage dans les plantations de sucre. Grosso modo, on pourrait dire que cela correspond à l'accumulation primitive chez Marx. La phase II correspond à l'ère du charbon jusqu'à la première guerre mondiale avec le régime de l'étalon-or. Après la seconde guerre mondiale et Bretton Woods s'ouvre la phase III qui correspond au modèle fordiste des Trente Glorieuses. Enfin, la phase IV est la période néolibérale, pendant laquelle s'impose la financiarisation et se révèle l'impasse écologique, comme un « Capitalocène tardif ».

N'y a-t-il pas alors une contradiction lorsque les auteurs se demandent si nous nous apprêtons à sortir du « Capitalocène IV » qui aurait été une « parenthèse » pour entrer dans l'« au-delà du Capitalocène IV » et envisager sa fin. Les auteurs confirment donc qu'ils ne raisonnent pas sur l'ère géologique dans laquelle le capitalisme nous aurait fait entrer, mais la déformation du concept de capitalocène pose question : comment peut-on imaginer qu'on s'apprête à sortir du capitalocène ou à le réorienter alors que les émissions de carbone vont agir sur le climat pendant au moins un siècle à partir du moment de leur rejet dans l'atmosphère, pendant que durant des siècles sinon des millénaires le danger radioactif des déchets nucléaires persistera, et que des pans entiers de la biodiversité auront définitivement disparu ? (Voir la recension référencée).

Le capitalocène, la rupture métabolique et la coupure société/nature

En s'appuyant sur la rupture du métabolisme réunissant les humains et la nature que théorisait Marx, et qu'avait bien soulignée Foster, un jeune chercheur japonais, Kōhei Saitō, reprend la problématique en soulignant la transformation épistémologique des derniers travaux de Marx. Même si le livre de Saitō qui l'a fait connaître est intitulé *Marx dans l'anthropocène*, il s'agit pour lui de montrer que les ressources de la Terre, le temps et l'espace sont soumises à l'impératif de produire de la valeur, ce qui résume le sens le plus courant du capitalocène. Or, avec le développement capitaliste, le métabolisme se fissure irrémédiablement et la réparation est impossible dans le cadre de celui-ci. D'où le choix de Saitō en faveur d'une « restauration » ou « reconstruction des communs » et d'un « communisme décroissant » bien éloigné d'un développement perpétuel des forces productives. À ce titre, il insiste sur le rôle néfaste joué par Engels en publiant les Livres II et III du *Capital*, qui aurait sous-estimé, voire ignoré, les préventions de Marx contre ce fameux développement, que ce dernier aurait théorisées à la fin de sa vie, rompant avec la vision linéaire et euro-péo-centrée de l'histoire. Saitō fait ainsi sienne la thèse des neuf limites planétaires définies par Johan Rockström², que Kate Raworth a reprise avec sa théorie et son schéma du donut qui définit l'espace entre le « plafond écologique » et le « plancher social ».

Tout ceci était connu avant Saitō. Si la présentation donnée par celui-ci est intéressante, c'est parce qu'elle reprend la discussion mentionnée plus haut au sujet de la coupure société/nature entre Foster, Malm et Campagne d'un côté et Latour et Moore de l'autre. Comme les trois premiers, Saitō plaide pour un « dualisme non cartésien », c'est-à-dire qui considère que l'activité humaine se situe nécessairement dans un cadre naturel mais qu'elle conserve une autonomie, une capacité à agir. C'est aussi la thèse que soutient Daniel Tanuro qui récuse l'idée qu'il n'y aurait aucune spécificité de l'humanité par rapport à la nature et qui enlèverait toute signification au capitalisme. Cependant, ce dernier auteur conteste que Marx aurait été « décroissant » ou « écosocialiste avant la lettre », tout en appréhendant « la

² Ces neuf limites concernent les domaines suivants : changements climatiques, érosion de la biodiversité, perturbation des cycles biochimiques de l'azote et du phosphore, changements des usages des sols, cycle de l'eau douce, pollution chimique, acidification des océans, présence d'aérosols dans l'atmosphère, diminution de la couche d'ozone. Les six premières limites seraient déjà franchies.

destruction de l'environnement comme un problème social, d'origine sociale et qui appelle une réponse sociale ».

Conclusion

Le focus sur l'anthropocène a certainement suscité un moment important de la prise de conscience des dégâts écologiques planétaires. Mais celui de capitalocène semble mieux à même d'associer la question des rapports sociaux et celle des dégradations des écosystèmes et du climat. En un mot, il associe la question sociale et la question écologique. Donc, une perspective stratégique de transformation est en creux derrière ce concept, au contraire de l'anthropocène, car si la dégradation écologique était inhérente à *l'hubris* humain, que pourrait-on faire pour la contrer ? Une stratégie reste donc possible à condition que les raffinements théoriques ne viennent pas troubler une compréhension naissante parmi les chercheurs et *a fortiori* parmi le public. L'enjeu de la transformation sociale et écologique est justement que les populations s'emparent conjointement des problématiques sociales et écologiques mises au jour. Comme disait le vieux Marx (1982, p. 390) : « La force matérielle doit être renversée par une force matérielle, mais la théorie se change, elle aussi, en force matérielle, dès qu'elle saisit les masses. »

Cette fiche est partielle et ne concerne que quelques auteurs qui sont à l'origine du concept de capitalocène ou de l'une ou l'autre de ses interprétations. Beaucoup d'autres auteurs utilisent plus ou moins le concept en relation avec leur domaine de recherche, mais que nous ne traiterons pas ici (par exemple : Colombo et le capitalocène de plateformes, Coriat et les communs, Durand-Keucheyan et la planification écologique, Ferdinand et l'écologie décoloniale, Harribey et le développement soutenable, Kovel et Löwy et l'écocialisme, Rotillon et l'environnement, Stiegler et l'exosomatization³, etc.).

Références citées

Michel Aglietta et Étienne Espagne : *Pour une écologie politique, Au-delà du Capitalocène*, Paris, Odile Jacob, 2024 ; recension de Jean-Marie Harribey dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2024/04/21/l-ecologie-politique-et-le-capitalocene-selon-michel-aglietta-et-etienne-espagne>.

Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis (dir.), *Dictionnaire Marx contemporain*, Paris, PUF, Actuel Marx confrontation, 2001, Jean-Marie Harribey, « Marxisme écologique ou écologie politique marxienne », p. 183-200, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/marxisme-ecologique.pdf>, version anglaise « Ecological marxism or marxian political ecology ? », in *Critical Companion to Contemporary Marxism*, 2007, p. 189-207, <https://brill.com/display/title/8766>.

Christophe Bonneuil, « Réflexions sur l'échange écologique inégal et le crime climatique à l'âge de l'Anthropocène », *Ecorev*, 2017/1, n° 44, p. 52-60, <https://shs.cairn.info/revue-ecorev-2017-1-page-52?lang=fr>.

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène, La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

Paul Burkett, *Marx and nature : a red and green perspective*, London, Palgrave Macmillan, 1999.

³ « L'exosomatization est le produit d'une individuation psychosociale avec des exorganismes simples (les sujets) et complexes (la société) et d'une individuation technologique qui dépassent toujours le périmètre de l'individuation psychosociale et dépendent des rétentions tertiaires. Ces dernières produisent un champ intermédiaire entre les deux individuations. » (Stiegler, 2020, Tome 2, p. 181)

Paul Burkett, *Marxism and ecological economics, toward a red and green political economy*, Boston, Brill, 2006.

Armel Campagne, *Le capitalocène, Aux racines historiques du dérèglement climatique*, Paris, Éd. Divergences, 2017, file:///Users/admin/Desktop/Le_Capitalocene_Aux_racines_historiques.pdf.

Armel Campagne, « Le choc des éco-marxismes face au dérèglement climatique », 1^{er} juin 2020, *Terrestres* n° 14, <https://www.terrestres.org/2020/06/01/le-choc-des-eco-marxismes-face-au-dereglement-climatique>.

Robert Costanza (et al.), « The Value of the World's Ecosystem Services and Natural Capital », *Nature*, vol. 387, n° 6630, 15 mai 1997, p. 253-260, https://www.researchgate.net/publication/40197297_The_value_of_the_world%27s_ecosystem_services_and_natural_capital_Nature.

Robert Costanza & al., « Changes in the global value of ecosystem services », *Global Environmental Change*, vol. 26, 2014, pp. 152-158, <http://dx.doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2014.04.002>.

Paul J. Crutzen et Eugene S. Stoermer, « The "Anthropocene" », *Global Change*, Newsletter, n°41, May 2000, <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.igbp.net%2Fdownload%2F18.316f18321323470177580001401%2F1316517410973%2FNL41.pdf>.

Christian de Perthuis et Pierre-André Jouvét, *Le Capital vert, Une nouvelle perspective de croissance*, Paris, Odile Jacob, 2013, recension de Jean-Marie Harribey dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2014/01/22/le-capital-naturel-ou-capital-vert-un-objet-fictif-mal-identifie>.

Ali Douai et Gabriel Plumecocq, *L'économie écologique*, Paris, La Découverte, Repères, 2017, recension de Jean-Marie Harribey dans <http://www.contretemps.eu/economie-ecologique>.

John Bellamy Foster, *Marx's Ecology, Materialism and Nature*, New York, Montly Review Press, 2000.

John Bellamy Foster, *Ecology Against Capitalism*, New York, Montly Review Press, 2002.

John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Éd. Amsterdam, 2011 ; recension de Jean-Marie Harribey dans *Actuel Marx*, n° 52, 2d semestre 2012, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/ecologie-marx-foster.pdf>

Stéphane Foucart, « Officiellement, la Terre n'est pas entrée dans l'anthropocène, conclut la communauté des géologues », *Le Monde*, 3 avril 2024

Jean-Baptiste Fressoz, « L'anthropocène est un "accumulocène" », *Regards croisés sur l'économie*, 2020/I, n° 26, p. 31-40, <https://doi.org/10.3917/rce.026.0031>.

Paul Guilibert, *Exploiter les vivants, Une écologie politique du travail*, Paris, Éd. Amsterdam, 2023 ; recension de Jean-Marie Harribey dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2023/12/15/sur-le-livre-exploiter-les-vivants-de-paul-guilibert>.

Jean-Marie Harribey, *En quête de valeur(s)*, Paris, Éd. du Croquant, 2024.

Jean-Marie Harribey et Michaël Löwy (dir.), *Capital contre nature*, Actes du congrès Marx International III, 26 au 29 septembre 2001, Paris, PUF, Actuel Marx, 2003.

Alf Hornborg, « Why ecological economics should not adopt Marxian value theory », *Ecological Economics*, Vol 193, March 2022.

Giorgos Kallis & Erik Swyngedouw, « Do Bees Produce Value ? A Conversation Between an Ecological Economist and a Marxist Geographer », *Capitalisme Nature Socialism*, 2017, <http://dx.doi.org/10.1080/10455752.2017.1315830>.

John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, Paris, Payot, 1969.

Bruno Latour et Nikolaj Schultz, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2022, recension de Jean-Marie Harribey dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2022/01/20/de-quoi-la-classe-ecologique-de-bruno-latour-est-elle-le-nom>.

Andreas Malm, *Fossil capital : The rise of steam-power and the roots of global warming*, Londres, Verso, 2016.

Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire, Le réchauffement climatique à l'heure du capital*, Paris, La Fabrique, 2017.

Andreas Malm, « Nature et société : un ancien dualisme pour une situation nouvelle », *Actuel Marx*, n° 61, « Marxismes écologiques », Paris, PUF, 1^{er} semestre 2017, p. 47-63.

Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, 1867, *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome I, 1965 ; Livre III, tome II, 1968.

Karl Marx, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1844, *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome III, 1982.

Jason W. Moore, « La nature dans les limites du capital (et vice-versa) », *Actuel Marx*, n° 61, « Marxismes écologiques », Paris, PUF, 1^{er} semestre 2017, p. 24-46.

Jason W. Moore, *L'écologie-monde du capitalisme, Comprendre et combattre la crise environnementale*, Paris, Éd. Amsterdam, 2024, traduction de Nicolas Vieillescazes, préface de Paul Guillibert ; recension de Jean-Marie Harribey dans *Contretemps*, 4 octobre 2024, <https://www.contretemps.eu/capitalocene-jason-moore-concept-trop-global>.

OCDE, *Financer la biodiversité, agir pour l'économie et les entreprises*, 2019, <https://urlz.fr/pZR5>.

ONU-Unesco, « Rapport mondial des Nations unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2021 : la valeur de l'eau », 2021, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000375725>, recension dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2021/04/07/le-discours-sur-la-valeur-de-l-eau-ne-vaut-pas-grand-chose>

Kate Raworth, *La théorie du donut, L'économie de demain en 7 principes*, 2017, Paris, J'ai lu, 2021.

Kate Raworth, « La théorie du donut : une nouvelle économie est possible », Oxfam, 7 décembre 2020, <https://www.oxfamfrance.org/actualite/la-theorie-du-donut-une-nouvelle-economie-est-possible>.

Joan Robinson, « The Production Function and the Theory of Capital », *Review of Economic Studies*, 1953-54, vol. XXI, n° 2, p. 81-106.

Johan Rockström and Mathias Klum, *Big World, Small Planet, Abundance within Planetary Boundaries*, Yale University Press, 2015.

Kōhei Saitō, *Marx in the Anthropocène, Towards the Idea of Dewrowth Communism*, Cambridge University Press, 2022, <https://anarch.cc/uploads/kohei-saito/marx-in-the-anthropocene.pdf>

Kōhei Saitō, *La nature contre le capital, L'écologie de Marx dans sa critique inachevée du capital*, Paris, Syllepse, 2021.

Kōhei Saitō, « Marx au soleil levant : le succès d'un communisme décroissant », *Terrestres*, 17 mars 2023, <https://www.terrestres.org/2023/03/17/marx-au-soleil-levant-le-succes-dun-communisme-decroissant>.

Kōhei Saitō, *Moins ! La décroissance est une philosophie*, Paris, Seuil, 2024.

Bernard Stiegler, *Qu'appelle-t-on panser ? Tome 1 : L'immense régression*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018, Tome 2 : *La leçon de Greta Thunberg*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020.

Daniel Tanuro, *Écologie, luttes sociales et révolution*, Paris, La Dispute, 2024. Recension de Jean-Marie

Harribey, « De l'écologie aux luttes sociales et à la révolution », 13 octobre 2024, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2024/10/13/de-l-ecologie-aux-luttes-sociales-et-a-la-revolution-sur-le-livre-de-daniel-tanuro>.